

Architecture et colonialisme: safari historique

Jacques Gubler
Département d'Architecture
Ecole polytechnique fédérale
12, Avenue de l'Eglise Anglaise
1006 Lausanne, Suisse.

Résumé

Le colonialisme – appropriation, exploitation et gestion de “matières premières” (hommes, végétaux, minéraux, animaux) au profit d’une minorité se réclamant de l’“intérêt général” – engage un mouvement complexe d’interaction entre la “métropole” et les territoires “outre-mer”. En matière d’architecture, cette relation ne saurait se réduire à un simple mouvement de navette : à l’exportation des schémas de composition métropolitains correspondrait l’importation de styles exotiques pittoresques. Cette interprétation schématique et mécaniste se situe en marge de l’histoire. Dans cet article on cherchera à situer dans le cadre plus général des techniques et de l’économie du colonialisme ces mouvements centrifuges et centripètes.

Summary

Colonialism – appropriation, exploitation and management of “raw materials” (men, plants, minerals, animals) to the profit of a minority in the name of the “general interest” – involves a complex set of interactions between the “mother country” and the “overseas” territories. In matters of architecture, this relationship cannot be reduced to a simple shuttle movement : the importation of picturesque exotic styles would correspond to the exportation of the mother country’s schemes of composition. This schematic and mechanistic interpretation is situated on the margins of history. In this article these centrifugal and centripetal movements are situated in the more general framework of colonial techniques and economy.

1. Introduction¹

Quand l’histoire de l’art rencontre le colonialisme, il s’ensuit une relation difficile : les fondements humanistes de la première ont longtemps livré au second une vraie caution morale. En 1958, le *Guide bleu de l’Afrique Occidentale Française* pose la question : “L’art pur existe-t-il en Afrique noire ?” pour répondre que “les manifestations artistiques (afri-

¹Ce texte est la version française originale d’un article paru dans Lotus 26 (1980) 1.

caines) ne sont pas forcément motivées par le besoin esthétique”. Et les aventureux touristes, chasseurs et voyeurs de la nudité, découvrent que la Grande Mosquée de Dakar ne présente “aucun caractère architectural” (*id.* 119) ou que la “banalité” (*id.* 130) se rachète par le pittoresque “haut de couleurs et d’odeurs” de la rue. On sait, par ailleurs, que dans l’histoire de l’art portugais, Renaissance artistique et Épopée coloniale sont restées synonymes jusqu’au deuxième tiers du vingtième siècle.

Le colonialisme – appropriation, exploitation et gestion de “matières premières” (hommes, végétaux, minéraux, animaux) au profit d’une minorité se réclamant de l’“intérêt général” – engage un mouvement complexe d’interactions entre la “métropole” et les territoires “outre-mer”. En matière d’architecture, cette relation ne saurait se réduire à un simple mouvement de navette : à l’exportation des schémas de composition métropolitains correspondrait l’importation de styles exotiques pittoresques. Cette interprétation schématique et mécaniste se situe en marge de l’histoire. On trouvera certes au 19^e siècle des bâtiments préfabriqués en métropole à destination du marché colonial. Et le goût, le caprice et la mode, voire la pratique du bal masqué, pourront expliquer que le Bourbon Ferdinand IV se soit retiré non loin de Palerme dans une villa pseudochinoise (dessinée en 1799 par Giuseppe Patricola) (Honour, 1973). Mais il convient de situer ces épisodes centrifuges et centripètes dans le cadre plus général des techniques et de l’économie du colonialisme.

2. L’ère du mercantilisme

L’histoire du colonialisme se divise sommairement en deux époques successives. La première débute au 15^e siècle par les “conquêtes” maritimes et littorales pour se prolonger jusqu’au 18^e siècle. C’est la phase du mercantilisme qui, “par la substitution d’une économie capitaliste au système féodal, donna un prodigieux élan au commerce d’outre-mer (...)” (Faulkner, 1958, 30). Christophe Colomb écrivait à Ferdinand d’Aragon et Isabelle de Castille : “L’or est très excellent (...). L’or est un trésor, et celui qui le possède fait tout ce qu’il veut dans ce monde, et réussit à aider les âmes à gagner le Paradis”(d’après Faulkner, 1958, 33). De fait, les économistes ont montré que les mines du Mexique et du Pérou ont confirmé la prédominance monétaire de l’Europe. L’ère du mercantilisme et de l’absolutisme se caractérise toutefois par le primat de l’économie agricole et les échanges coloniaux s’opèrent souvent par le troc des denrées. Le contrôle du capital est le fait de banques et sociétés métropolitaines qui organisent le trafic maritime. La production est réglée par le protectionnisme, la concession et le monopole.

Prenez un exemple. Dès le milieu du 17^e siècle, soieries et cotonades indiennes seront très recherchées en Europe pour leur beauté. “Catastrophiques pour l’industrie textile anglaise et française, cette *manie du chintz* n’allait pas tarder à provoquer des réactions. La France, en 1686, puis l’Angleterre en 1700 se virent contraintes à interdire l’importation des soies et cotons indiens. Cependant, dans les coulisses, la Compagnie des

Indes Orientales continua, comme par le passé, à faire fructifier ses affaires. Ainsi d'énormes quantités de cotonades indiennes à bon marché parvenaient en Afrique par l'intermédiaire d'agents, pour être échangées contre des esclaves. Les esclaves étaient ensuite vendus dans les Indes Occidentales contre du tabac et du sucre, matières premières qui, à leur tour, s'écoulaient avec beaucoup de profit en Europe" (Haenlen, 1979, 29).

Le trafic avec les capitales est tributaire des *échanges intercoloniaux*. Les économistes parlent de "commerce triangulaire" (Faulkner, 1958, 75-80) pour désigner les rapports complémentaires qui s'établissent entre les colonies anglaises de l'Asie et de l'Amérique, le continent africain et la métropole. Décrivons schématiquement ce triangle. L'Angleterre exporte en Nouvelle-Angleterre des produits manufacturés. La Nouvelle-Angleterre exporte du poisson aux Antilles d'où elle importe des mélasses qui seront distillées. Le rhum est utilisé comme monnaie d'échange contre les esclaves embarqués sur la côte occidentale de l'Afrique pour être revendus sur les marchés américains. En Afrique occidentale, du 16^e siècle à la fin du 18^e, le commerce des esclaves constitue quasiment la seule raison de la présence coloniale des Européens. Hommes, femmes, enfants s'échangent contre du rhum, des fusils, de la poudre, des lingots de fer et de cuivre. Venus des ports anglais et français, les négriers jouent sur les deux bords de l'Atlantique (Boahen, 1974, 108-113).

Mercantilisme et colonialisme développent des relations complexes et un système *global* d'échanges, au sens où la géographie définit un globe appropriables. La révolution des Etats-Unis d'Amérique contre l'Angleterre s'expliquera largement par le rejet, de la part des colons, du protectionnisme dicté par Londres. En 1766, une commission d'enquête britannique interroge Benjamin Franklin sur l'énorme déséquilibre apparent des comptes de la Pennsylvanie. L'Angleterre vend alors annuellement à la Pennsylvanie quelques 500000 livres de produits manufacturés, tandis que les importations anglaises de Pennsylvanie représentent une somme de quelques 40000 livres. Comment se règle la différence? Franklin répond: "La différence est payée par les produits que nous transportons aux Antilles et qui sont vendus dans nos propres îles, ou aux Français, Espagnols, Danois et Hollandais; ou par ceux que nous envoyons aux autres colonies d'Amérique du Nord (...) ou encore par ceux que nous envoyons dans les divers pays d'Europe (...). Partout nous recevons soit de l'argent ou des lettres de change, soit des denrées qui permettent de payer la Grande-Bretagne, lesquels ajoutés à tous les profits de l'activité de nos marchands et de nos marins au cours de ces *voyages circulaires*, et aux transports effectués par leurs navires, se concentrent finalement en Grande-Bretagne pour équilibrer la balance (...)" (d'après Faulkner, 1958, 78).

En quoi cette situation globale de voyages circulaires, typiques des 16^e, 17^e et 18^e siècles, affecte-t-elle l'architecture? On ne saurait prétendre à formuler une réponse complète. Tout au plus mettra-t-on le doigt sur quelques phénomènes caractéristiques. Les interactions du capitalisme marchand renforcent l'économie monétaire des capitales européennes. Une part importante des bénéfices coloniaux seront investis dans l'archi-

teature. L'Escorial est le signe de l'absolutisme espagnol. Au 17^e siècle, le développement des capitales portuaires, Londres, Amsterdam, Anvers, Bristol, Nantes, Séville, etc., est inséparable de l'initiative des compagnies engagées dans le commerce multi-continental. Au 15^e siècle déjà, le Portugal manuélino avait donné l'exemple d'une architecture civile et religieuse vouée à la narration et à la justification de l'entreprise coloniale. Mais l'économie mercantiliste porte à des conséquences moins spectaculaires, sensibles notamment dans le secteur agricole.

Retenons ici un cas étudié, parce que spectaculaire. La crise monétaire européenne des débuts du 16^e siècle, conséquence notamment de l'afflux des métaux précieux américains, grands déstabilisateurs des hégémonies commerciales du 15^e siècle, incite les aristocrates vénitiens à *coloniser* la Terre Ferme. Les historiens de l'économie, dont D. Beltrami, G. Luzzato, A. Stella, F. Braudel², ont expliqué comment le capital marchand vénitien s'investit dans de grandes opérations de bonification agricole. A son tour, Ackerman a montré comment la villa palladienne, dans sa typologie agraire et résidentielle, correspondait exactement à cette entreprise de reconversion économique et technique. Palladio serait-il cette "homme de la situation", à tel point que, s'il n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer? Ackerman (1966, 27) répond: "En un certain sens, il fut "inventé". Si, aux débuts de la révolution agraire, un quasi gentilhomme de campagne comme Trissino ne l'avait pas tiré de son atelier de tailleurs de pierre, Andrea della Gondola ne serait pas devenu Palladio".

La colonisation de la Terre Ferme par les "gentlemen farmers" vénitiens nous intéresse ici à un autre titre, celui des techniques et des espaces agricoles. Les aristocrates vénitiens, à cause du pouvoir abandonné à l'Empire ottoman, prêtent aux Turcs la paternité du maïs, ce "Granturco" qui deviendra l'un des produits de base de la culture padane. Il est vrai que la plupart des botanistes du 16^e siècle placent en Asie les origines de cette céréale américaine, introduite en Europe par le canal de l'Espagne. (Honour, 1975). En fait, l'agriculture des Indiens d'Amérique apporte aux Européens non seulement de nouvelles espèces alimentaires, mais encore les techniques même de leur culture. Tels sont le maïs, le tabac, la pomme de terre et même le tournesol. Les Indiens d'Amérique amendent le sol, pratiquent la sélection des graines, la coexistence des espèces (maïs, haricots, courges, potirons). Ainsi, lorsque fruits et légumes exotiques (ananas, noix de coco, pastèques tropicales, cucurbitacées brésiliennes, fruits de la passion) apparaissent dans la nature-morte hollandaises au 17^e siècle, ces espèces figurent-elles les produits d'une agriculture nouvelle, fondée tant sur la technique des "indigènes" que sur les méthodes d'exploitation européennes.

Si le développement de l'entreprise coloniale va de pair avec de nouvelles techniques agricoles et commerciales, qu'en est-il de l'architecture d'"outre-mer"? Jusqu'au 18^e siècle, la colonisation porte essentiellement sur le littoral marin, fluvial, voire lacustre, et sur le proche *hinterland*. Stra-

² Voir la bibliographie établie par Ackerman (1972, 107-108).

tégalement, les Européens assurent leur défense par la "fortification de campagne" (tranchées et palissades) plus que par la "fortification permanente". Les villes dotées d'une enceinte de pierre, telles Lima, sont l'exception. Aux 16^e et 17^e siècles, la construction dans les colonies de "forts" ou de "maisons fortes" ne signifient pas forcément l'usage d'une maçonnerie solide. Les "conquérants" se retranchent surtout derrière l'efficacité de leurs armes à feu.

L'architecture des colonies sera d'abord l'œuvre de charpentiers. Le fait s'explique aisément. Il s'agit d'utiliser les matériaux locaux. Le "do-it-yourself" des Européens, que les champions de l'aventure coloniale acclameront plus tard au nom du pragmatisme, implique tant la récupération des modes "indigènes" que l'adaptation des techniques et coûts européens. En voici une preuve par l'absurde : "les quartiers congestionnés, sans arbre, que les Chinois édifièrent en brique ou en pierre à côté des marchés dans le Sud-Est asiatique, et que les Européens commencèrent à imiter à Manille après l'incendie de 1583 et à Batavia vers le milieu du 17^e siècle, étaient étouffants, exposés au soleil et malsains. Construits à même le sol, ils avaient à pâtir des inondations et des immondices, ce contre quoi la maison typique des régions maritimes, élevées sur des pilotis, était immunisée. A la longue, ces quartiers bâtis sur des modèles étrangers devinrent pestilentiels et furent abandonnés aux habitants les plus pauvres des villes" (Reid, 1979, 87-88).

Au Paraguay, durant la phase du capitalisme marchand, l'occupation espagnole s'appuie sur trois types de constructeurs. Le premier groupe est celui des charpentiers. Certains se sont formés dans la "mère patrie". Bon nombre sont des immigrants improvisant d'abord à partir des conditions locales, développant ensuite une pratique personnelle et structurant finalement une corporation et des traditions "indigènes". En 1615, Asuncion compte 17 charpentiers et 8 apprentis (Gutierrez, 1975, 41-44). Le deuxième groupe rassemble des techniciens de formation militaire, officiers de marine ou de l'armée de terre. Ceux-ci participent directement à la politique et à l'exploitation économique du Paraguay, formant la minorité "technocratique". Leur œuvre touche l'architecture civile et religieuse, mais aussi l'urbanisme. Les incendies sont fréquents et les reconstructions seront planifiées. Le dernier groupe est constitué des constructeurs liés à l'implantation de l'église. Les jésuites amènent dans leurs bagages ce qu'ils peuvent trouver en matière d'architecture : manuels et traités. Cependant, l'architecture religieuse composera autant avec la technique et les matériaux locaux qu'avec les schémas de la tradition européenne. Au total, le Paraguay des années 1540 à 1780 développe une "architecture sans architecture" (et sans ingénieurs) qui présente plusieurs analogies avec la situation des colonies hollandaises et anglaises de l'Amérique du Nord.

En Argentine, mais surtout en Amérique centrale, l'impérialisme espagnol développe dès la fin du 15^e siècle, une politique de fondations urbaines, utile à contrôler l'exploitation des métaux précieux, l'argent et l'or. Peut-être s'agit-il, dans l'histoire de l'urbanisme, de l'exemple le plus cohérent d'une pratique absolutiste (Galantay, 1975; Kubler & Soria,

1959). Un plan type orthogonal, composé d'îlots carrés groupés autour d'une place centrale, est appliqué à l'urbanisation de Santa Fé (1492) Lima (1535) Mendoza (1561) Caracas (1567). Philippe II, en qui ses courtisans voient le Roi Salomon, codifie la législation urbaine des Indes Occidentales. Si le modèle médiéval de la Cité de Dieu, par ailleurs adopté à l'Escorial, cautionne les fondations espagnoles de l'Amérique latine, plus intéressant paraît ici le fait valorisé par Rykwert (1976, 126-199) que les "conquistadores" découvrent en terrain olmèque et astèque une tradition urbaine autonome, basée elle-même sur l'îlot orthogonal. Ayant rasé Tenochtitlàn, la capitale des Aztèques, Cortes construit Mexico sur la grille de la ville détruite.

Point n'est besoin d'insister ici sur le rôle majeur joué par les communautés religieuses dans le dessin des établissements anglais et hollandais de l'Amérique du Nord. L'habitat des colons hollandais transcrit une certaine diversité, recensée dès le milieu du 17^e siècle : maisons de pierre à un étage, maisons de brique, constructions en colombages, cabanes de bois. Le calcaire des bans de coquillage est récupéré pour faire de la chaux, technique typiquement "coloniale", par ailleurs utilisée en Afrique. Les "pionniers" de la vallée de l'Hudson habitent des cabanes de bois (log cabin) (Reynolds, 1965, 17). Pourtant, le prototype domestique des Européens n'est pas la cabane, mais bien une maison troglodyte, vrai trou (dug-out) excavé, tapissé d'écorces et couvert d'un toit de fortune. Ainsi débute la tradition américaine de l'architecture *ad hoc* (ad hocism). Charpentiers et maçons ne sont pas en mesure de se conformer aux pratiques européennes. On a pu montrer que, lorsqu'elle se manifeste, la volonté toute provinciale d'imiter la capitale, s'inscrit dans une phase de développement ultérieure, typique de la première moitié du 18^e siècle. Observable dès le milieu du 17^e siècle, l'usage de la pierre signifie l'utilisation d'esclaves d'origine africaine, vendus sur le marché de New York, affectés à l'extraction et à la taille du matériau (Reynolds, 1965, 13-14). Que l'Amérique du Nord, avant même la constitution des Etats-Unis, ait développé un système technique et culturel indépendant des royaumes européens, cette thèse a été défendue par Kouvenhoven (1962). La colonisation impliquait le développement de pratiques "indigènes", transcrites notamment dans l'architecture domestique "pré-révolutionnaire" (antérieure à 1776). Certains critiques vont jusqu'à parler de "style" autonome à propos de la maison coloniale hollandaise du 17^e siècle (Bailey, 1968, 20). Une tradition orale recueillie au 20^e siècle attribuait à la Hollande la paternité des briques mises en œuvre : le matériau aurait été exporté par bateau. Sans pouvoir exclure le fait occasionnel d'une telle pratique, les historiens le tiennent généralement pour tout à fait exceptionnel, non seulement en raison du coût dispendieux de l'opération, mais parce qu'une argile adéquate pouvait s'exploiter dans les colonies de l'Amérique du Nord, notamment en Pennsylvanie. D'autant que l'appareil des constructions en briques du 17^e siècle mélange ingénieusement les modes flamands et anglais (Waterman & Barrows, 1967, 4-7). Ce phénomène d'"opus mixtum" caractérise assez bien l'architecture coloniale de l'ère mercantiliste, construction tributaire des

matériaux locaux et de l'adaptation *ad hoc* des pratiques corporatives issues de l'Europe.

3. Capitalisme industriel et...

Le trafic colonial joue un rôle décisif dans l'économie mercantile de l'Europe, au moment de cette "accumulation primitive du capital" qui précède la "révolution industrielle" (Dobb, 1969, 189-235). Dans l'histoire complexe du 18^e siècle, les années 1770-1780 marquent un moment décisif. C'est l'époque où, par exemple, l'adjectif "colonial" et le substantif "colonisation" font leur entrée dans la langue française. Cassant privilèges et monopoles anglais, les Etats-Unis se constituent en république, et ceci au moment même où la Grande-Bretagne "invente" le capitalisme industriel. Le décollage économique (take off) de la Grande-Bretagne entraîne, dès la Révolution française et les guerres napoléoniennes, la restructuration globale de l'économie anglaise et la mise au point d'un modèle d'exploitation qui, sous le patronage ultérieur de Victoria, inspire admiration et dégoût aux autres puissances européennes. L'utopie de l'égalité et du respect de la personne humaine (qui avait imprégné la constitution des Etats-Unis et la Révolution française) posait la question de l'abolition de l'esclavage, mais se heurtait aussi à la croissance du prolétariat dans les Etats européens en voie d'industrialisation. Ainsi pouvait-on dire de la Bristol de 1700 que "chacune des briques de la ville avait été cimentée par le sang d'un esclave" (Williams, E., "Capitalism and Slavery", d'après Dobb, 1969, 222). Ainsi verra-t-on que la main d'œuvre utilisée à la construction du Great Western Railway, travailleurs salariés, journaliers, prolétariat et sous-prolétariat itinérants, subira des conditions physique d'exploitation équivalant à une nouvelle formule d'esclavage. D'une part, la "révolution industrielle" confère aux colonies le statut d'un marché potentiel, appropriable par les "capitaines d'industrie" de la métropole; d'autre part les fabriques de la "mère patrie", tout en continuant à exploiter le coton, le tabac, le sucre, le cacao, achetés "outré-mer", existent en raison de travailleurs aliénés, surgis de l'*hinterland* rural. De même que le capitalisme agit simultanément sur le centre et la périphérie, son architecture allait se développer par interaction entre la métropole et les colonies.

On admettra aisément que, dans la société industrielle, la caractéristique la plus évidente de la construction consiste dans son adéquation au processus industriel. Cette manière de tautologie conduit à s'interroger sur les traités, recueils ou manuels qui définissent l'architecture en terme de produit ou de production consommable.

D'abord méthode de composition identifiant le dessin de l'espace à sa construction en maçonnerie, le *Précis* napoléonien de Durand propose aussi un vrai *catalogue* de schémas compositionnels (de "partis" au sens académique) applicables à de multiples circonstances programmatiques. De son côté et pour un même programme, Sir John Soane livre au client des propositions alternatives (Clark, 1964, 81-82). Même si l'on peut rap-

porter cette pratique de juxtaposition aux "amusements" de la vogue anglo-chinoise et à l'esthétique du pittoresque vouée à élaborer de vrais *mobiliers* de jardin (les "fabriques" du parc anglais) (Patetta, 1975, 9-40) il apparaît qu'en Grande-Bretagne, la *Domestic Architecture* compose directement avec le secteur agricole et industriel de la nouvelle économie capitaliste. Tout en devenant résidence pittoresque de la "gentry", le *cottage* est simultanément maison ouvrière agricole. De 1773 à 1786, le grand propriétaire terrien Joseph Damer fait appel à William Chambers et Lancelot "Capability" Brown pour raser une petite ville d'origine féodale et lui substituer le village ouvrier de Milton Abbas (Dorset) : 40 cottages doubles destinés aux travailleurs salariés d'une agriculture rationalisée dans ses techniques de production (Darley, 1975, 11-13). Les traités d'architecture livrent aux "Landlords" convertis à l'agriculture moderne un catalogue de produits consommables, une "Collection" de dessins types, habitation des animaux et des ouvriers agricoles, loges de portiers et de jardiniers, les contremaîtres du patron, et finalement les résidences des propriétaires. Par ailleurs, le capital de provenance coloniale continue à s'investir dans le secteur immobilier. Le dernier client de Ledoux, avant son incarcération à la prison de la Force, sera un planteur de Saint-Domingue nommé Hosten, pour lequel l'architecture entreprend un ensemble résidentiel d'une quinzaine de maisons.

Est-il surprenant que la question de la préfabrication de l'architecture se soit posée dès la phase initiale de la "révolution industrielle"? Robert Irving et Gilbert Herbert ont pu montrer que les premières exportations anglaises de structures manufacturées (maisons et hôpitaux) avaient touché le sol australien dès les années 1780 (Herbert, 1978, 4-6). En 1788, l'entrepreneur de Birmingham Samuel Wyatt écrit à l'industriel Matthew Boulton : "J'ai présenté au Roi les hôpitaux transportables, démontant complètement l'un des bâtiments et le remontant en une heure, à la satisfaction générale" (d'après Herbert, 1978, 5). Il n'est pas sans intérêt de constater ici que Matthew Boulton, l'un des protagonistes les plus actifs de la "révolution industrielle", membre de la "Lunaer Society" de Birmingham et associé de James Watt (Watt et Boulton fabriquent ensemble les premiers cylindres de machines à vapeur) ait été directement lié à Samuel Wyatt, lui fournissant des éléments métalliques de construction (Klingender, 1968, 6-7).

Durant les guerres napoléoniennes, l'Angleterre appliquera à la construction navale des techniques rationalisées de manufacture. Ainsi l'ingénieur normand Marc Brunel, royaliste français exilé aux Etats-Unis, conquerra-t-il en Angleterre une position sociale importante en perfectionnant la machinerie utile au sciage des blocs de charpenterie destinés à la flotte britannique (Rolt, 1970, 25-33). Procédant par normalisation et assemblage d'éléments, architecture navale et préfabrication vont de pair. Si les guerres napoléoniennes accélèrent le processus de codification manufacturière de l'architecture (Summerson (1963) a recensé 14 livres britanniques publiant "petites maisons" et "cottage", de 1800 à 1808), si la préfabrication de maisons coloniale devient relativement courante dans les années

1830, tant en Angleterre qu'en Australie (Herbert, 1978, 4-29), les années 1850 seront décisives quant à cette intercation du centre et de la périphérie. 1851 marque la date de l'exposition universelle de Londres, exhibition de l'"industrie de toutes les nations". Le Palais de Cristal nous intéresse ici à deux titres. Comme l'a montré Brino (1968), il s'agit bien du prototype d'une *architecture de masses*, comprise non seulement comme outil d'information et de propagande, mais aussi comme système technique programmé pour accueillir "les masses" de la société industrielle (en moyenne journalière, le Palais de Cristal contient dix fois plus de visiteurs que Beaubourg). Deuxièmement, le Palais de Cristal situe dans une même vitrine produits métropolitains et coloniaux. L'éléphant indien et la locomotive s'allient en une même démonstration (Fig. 1). L'épisode meurtrier de la guerre de Crimée (1854-1855) allait prouver que la préfabrication destinées aux colonies, fief réservé jusqu'alors à l'initiative d'entrepreneurs, pourvoyeurs de maisons, d'églises, d'entrepôts, interpellera aussi les constructeurs les plus "populaires" de la Nation, Joseph Paxton et Isambard Brunel. Le premier, recrutant un corps militaire spécial parmi les ouvriers qui venaient de transporter le Palais de Cristal de Hyde Park à Sydenham, organise la fabrication et le transport de baraquements destinés à l'armée, dessine deux types de logement de campagne, une tente à mas central tubulaire et une baraque à cloisons en sandwich (Herbert, 1978, 82). Le deuxième réalise un système pavillonnaire d'hôpitaux de campagne, conçu pour s'adapter à tous les terrains et combiné pour s'ouvrir à des extensions (Herbert, 1978, 87-90). Une fois de plus, la guerre enjoignait les puissances industrielles (la France de Napoléon III et l'Angleterre de Victoria) alliées contre le tsar à un effort technique d'administration dirigé vers la gestion des territoires périphériques. Finalement, la "Mutinerie Indienne" de 1857-1859, révolte autochtone et guerre civile, événement sanglant de l'impérialisme britannique, amènerait Victoria à transférer à la couronne tout le contrôle politique du continent indien, retirant à l'ancienne Compagnie des Indes Orientales le commandement militaire qu'elle avait exercé jusque là. Ainsi s'amorce la phase ultime du colonialisme. Durant près d'un siècle, l'administration anglaise allait administrer les Indes en s'appuyant sur l'aristocratie locale, tirant parti du système des castes.

4. ... colonialisme intérieur

Arrêtons nous maintenant à la notation de *colonialisme intérieur* développée par les historiens de la ville féodale. Au moyen-âge, cette notion recouvre le contrôle exercé par les institutions urbaines sur l'exploitation de l'*hinterland* agricole et artisanal, et sur les transactions commerciales. Ce phénomène se rapporte tant aux "villes franches" et aux "communes" qu'aux petits territoires contrôlés par la féodalité des seigneurs et de l'église. Durant la phase du capitalisme mercantiliste, les privilèges exercés par les *guildes*, corporations marchandes et artisanes, tendent à soumettre les produits de la campagne et les denrées de provenance lointaine à l'hégémonie de la ville. Le "colonialisme urbain" et l'émergence

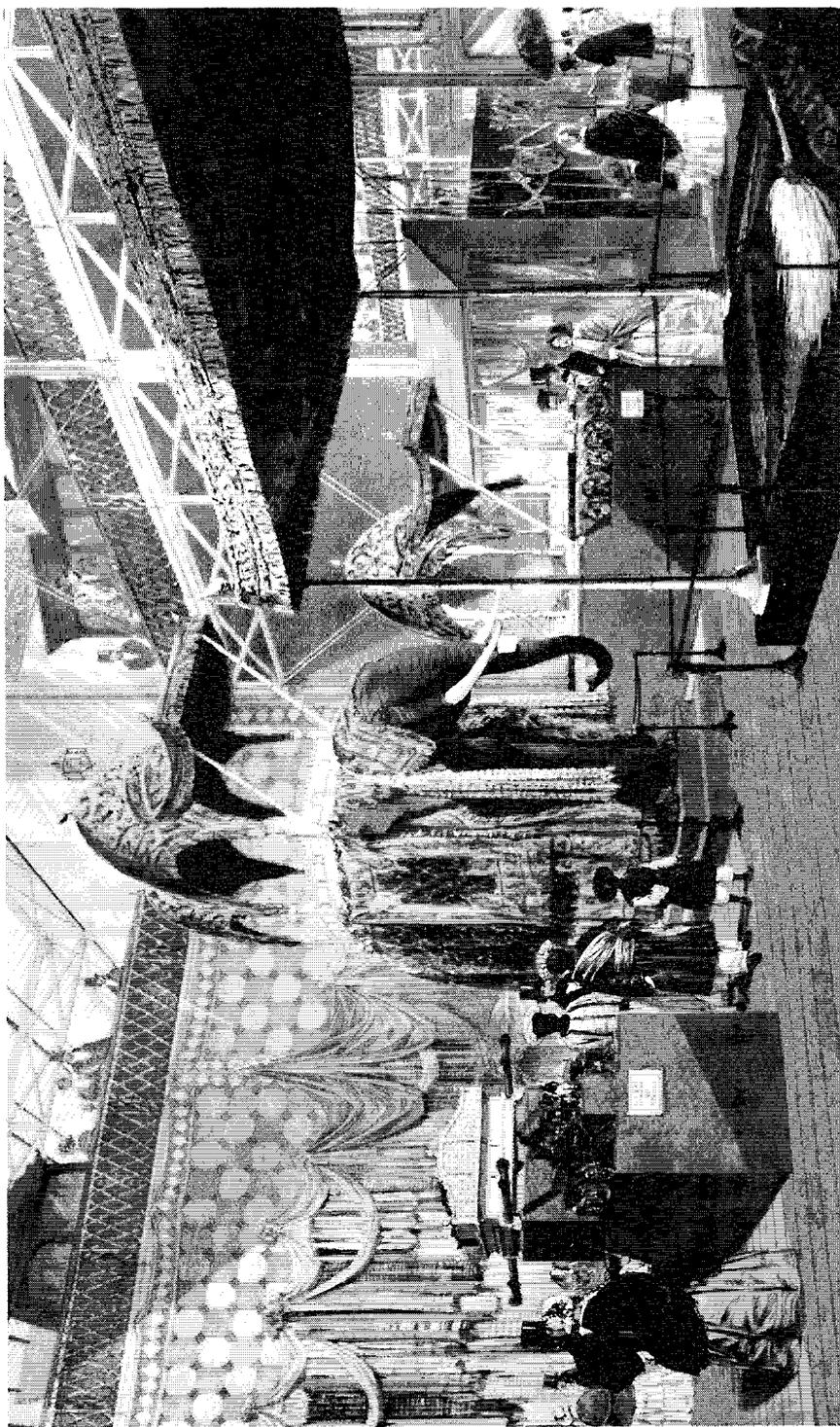


Fig. 1 Londres, 1851. Exposition de l' "Industrie de toutes les Nations". Vue de la section des "Indes Orientales". Cette exhibition en duplex occupe la "place d'honneur" au voisinage de la croisée du "Crystal Palace". Assimilation du produit colonial au patrimoine national.

de la bourgeoisie marchande sont connexes (Dobb, 1969, 95-121). La notion de "centre artistique", opposée à la périphérie provinciale, est implicite à l'historiographie de l'art dès Vasari (Castelnuovo & Ginzburg, 1979, 285-352). Au 17^e siècle, l'"Europe des Capitales" colonise non seulement les côtes "outre-mer", mais ses propres possessions rurales et minières. Et nous avons vu qu'en Angleterre, l'agriculture du 18^e siècle reconstruit le paysage foncier, passé à clos(enclosures)et doté de nouveaux villages.

Le développement du capitalisme industriel et de l'idéologie nationaliste sont concomitants. Patrimoine colonial sera associé à patrimoine national. Dès la première exposition universelle, produits "exotiques" se mêlent à ceux de la métropole. A preuve cette description du Palais de Cristal : "Traversant le transept et poursuivant notre course par la gauche, nous entrons dans la partie occidentale de la nef. Nous y trouvons la section indienne, l'Afrique, le Canada, les Indes Occidentales, le Cap de Bonne-Espérance, la Salle médiévale (Medieval Court) et la section de la sculpture anglaise (...)" (The Art Journal, 1851, XXV). On sait par ailleurs que dès 1851 et à l'initiative du Prince Albert, la "maison ouvrières" fait partie intégrante du vaste échantillonnage publié par les expositions universelles. Dans un deuxième temps, reconstitutions et scénographies architecturales illustreront les possessions coloniales à l'instar des maisons de bois démontées en Russie, en Scandinavie, en Chine et au Japon, spécimens singuliers exhibés à Paris (1867, 1878) Vienne (1873) Philadelphie (1876). Les années 1880 seront marquées par la mode des reconstitutions d'ensembles architecturaux.

Il semble bien que la première tentative importante se situe à Turin en 1884, à l'occasion de l'Exposition nationale Italienne, lorsque l'architecte, peintre et archéologue lusitanien Alfredo D'Andrade réalise le *Borgo Medioevale*³. A la fois château, village, rue et place urbaines, la scénographie architecturale du Borgo synthétise les monuments piémontais du moyen-âge et plus encore du 15^e siècle. Politiquement, il s'agit de démontrer que l'art italien ne naît pas à Florence ou à Rome, mais dans le Piémont, et que Turin est la "vraie" capitale de l'Italie moderne. Composition architecturale très habile dans ses efforts de raccourci, de collage synthétique et de perspective pittoresque, le Borgo est une attraction qui s'adresse à la fois aux élites et à la foule. A la façon d'un manuel d'histoire, l'ensemble énumère les images architecturales du patrimoine national.

Sans chercher à suivre ici les nombreuses reconstitutions architecturales des années 1880, nous nous arrêterons à l'exposition universelle de 1889, dont le prétexte politique est fourni par le centenaire de la Révolution française. La Tour de Mille Pieds, défi jeté par la France aux techniques de l'Empire anglais dominera dans le souvenir de 1889, telle une relique prodigieuse. Mais la manifestation parisienne cristallise une vraie typologie de l'exposition universelle, qui retentira jusqu'au 20^e siècle. Comme en 1851, l'architecture se fait ici "mass-medium". Il est entendu

³ Voir Bernardi & Viale (1957). Je remercie Alberto Abriani du partage de ses informations.

que la métropole se présente d'abord à travers les prouesses techniques de ses ingénieurs, mais encore par la confrontation architecturale des différents pavillons nationaux (déjà en 1878, le dispositif de la "Rue des Nations" avait marqué l'un des grands succès de l'exhibition précédente). Nous n'isolons ici que les *compositions pédagogiques*, ensembles architecturaux destinés à l'illustration du *patrimoine*.

Le premier type regarde le *patrimoine national*. Tel avait été le Borgo de Turin. A Paris, en 1889, la "reconstitution historique de la Tour de Nesle" (L'exposition de Paris, 1889, 134-135), financée par une société privée opérant avenue Lamotte-Piquet, s'exécute librement à partir des gravures de Callot et convie le visiteur à se retremper dans le Paris de Philippe-Auguste. La tour s'insère dans une scénographie médiévale : maisons à colombages, auberges, chapelle, pilori. Ce parc d'attractions comporte un théâtre où se jouent des morceaux historiques, dont le procès de Jeanne d'Arc et un "hippodrome russe" où se louent des chevaux.

Le deuxième type de composition se rapporte au *patrimoine colonial*. L'esplanade des Invalides est aménagée en plusieurs enclos réservés à l'exhibition des territoires contrôlés par la France (Fig. 2 & 3). Ainsi la "pagode d'Angkor" et les "fétiches canaques" (Fig. 4) voisinent-ils avec le palais de l'Algérie. L'exotisme règne aussi sur d'autres parties de l'exposition notamment au "bazar égyptien" de l'avenue de Suffren, où une "rue du Caire" (Fig. 5) et un troupeau d'ânes à louer attendent les visiteurs.

Un troisième type de constructions pavillonnaires se propose de faire la synthèse du *patrimoine universel*. Il s'agit d'un parc architectural implanté en bordure de la Seine, aux pieds de la Tour Eiffel, à l'enseigne de l'Histoire de l'Habitation humaine" (Fig. 6), tentative encyclopédique groupant une trentaine d'échantillons, dont le constructeur n'est autre que Charles Garnier, l'auteur de l'Opéra de Paris. Garnier est l'idéologue du projet. Il s'inspire de Viollet-le-Duc dans son approche toute ethnographique de l'architecture domestique (Gubler, 1979, 111-120). Outre l'habitat préhistorique, troglodyte et palafitte (Fig. 7), outre les "civilisations primitives" puis "évoluées" de l'antiquité, outre le moyen-âge et la renaissance, Garnier consacre une section aux sociétés qui n'ont "exercé aucune influence sur la marche générale de l'humanité" (l'Exposition de Paris, 1889, 50); il faut entendre par là les Chinois, les Japonais, les Esquimaux, les Lapons, les Africains de l'Ouest, les Peaux-Rouges, les Incas, les Aztèques (Fig. 8). Racisme et ethnographie pactisent allègrement. La nation se définit par la race qui, selon Gobineau, signifie le partage des idées et des instincts (de Gobineau, 1854, ed. 1912, 7). Quelques figurants costumés rendront plus authentique la démonstration de Garnier, tel ce pêcheur lacustre portant peau de bête.

Mais les promoteurs du Centenaire de la Révolution française iront jusqu'au bout de la vérité coloniale. Des "indigènes" de Nouvelle-Calédonie et du Sénégal seront exhibés sur l'esplanade des Invalides. Si les habitants du "Village sénégalais", baissant les yeux sur leurs tissages et leur orfèvrerie, seront habillés "à l'arabe", le "Village canaque" voisin emprisonne une population de sept hommes et trois femmes vêtus "à la sauvage", ré-



Fig. 2 Paris 1889. Repas des Annamites à l'Esplanade des Invalides. Les quolibets des métropolitains traduisent une violence raciale égale à celle du dessinateur.

partis dans une douzaine de maisons dont les bois, pailles, cordes et lianes, ont été importés de Nouvelle-Calédonie. Ce projet est patronné par le gouvernement français. Jeanne d'Arc et le "tableau vivant" canaque font partie de l'épopée nationale. Un témoignage sur les sentiments de ces "sauvages" nous est parvenu : "de loin on les apostrophe de toutes les façons, et toute la journée des gens spirituels, abrités derrière les palissades, les appellent : mauricaud, chocolat, boule de neige, et quand un mon-



Fig. 3 Paris 1889. Pousse-pousse annamite sur l'Esplanade des Invalides, secteur réservé aux expositions coloniales. Recherche de la "couleur locale".

sieur s'est ingénié à dire en langue nègre à l'un deux : "Toi bien vouloir boulotter petit blanc", tous les imbéciles qui l'entourent se tordent de rire, et pour un peu le porteraient en triomphe.

Eux, les Canaques, ils ne rient pas. Je n'ose pas dire qu'ils rougissent, ce serait trop parler au figuré, mais dans les premiers temps, il n'était pas rare de voir de grosses larmes obscurcir le brillant de leurs yeux.

Car tous entendent le français et le parlent beaucoup plus correcte-

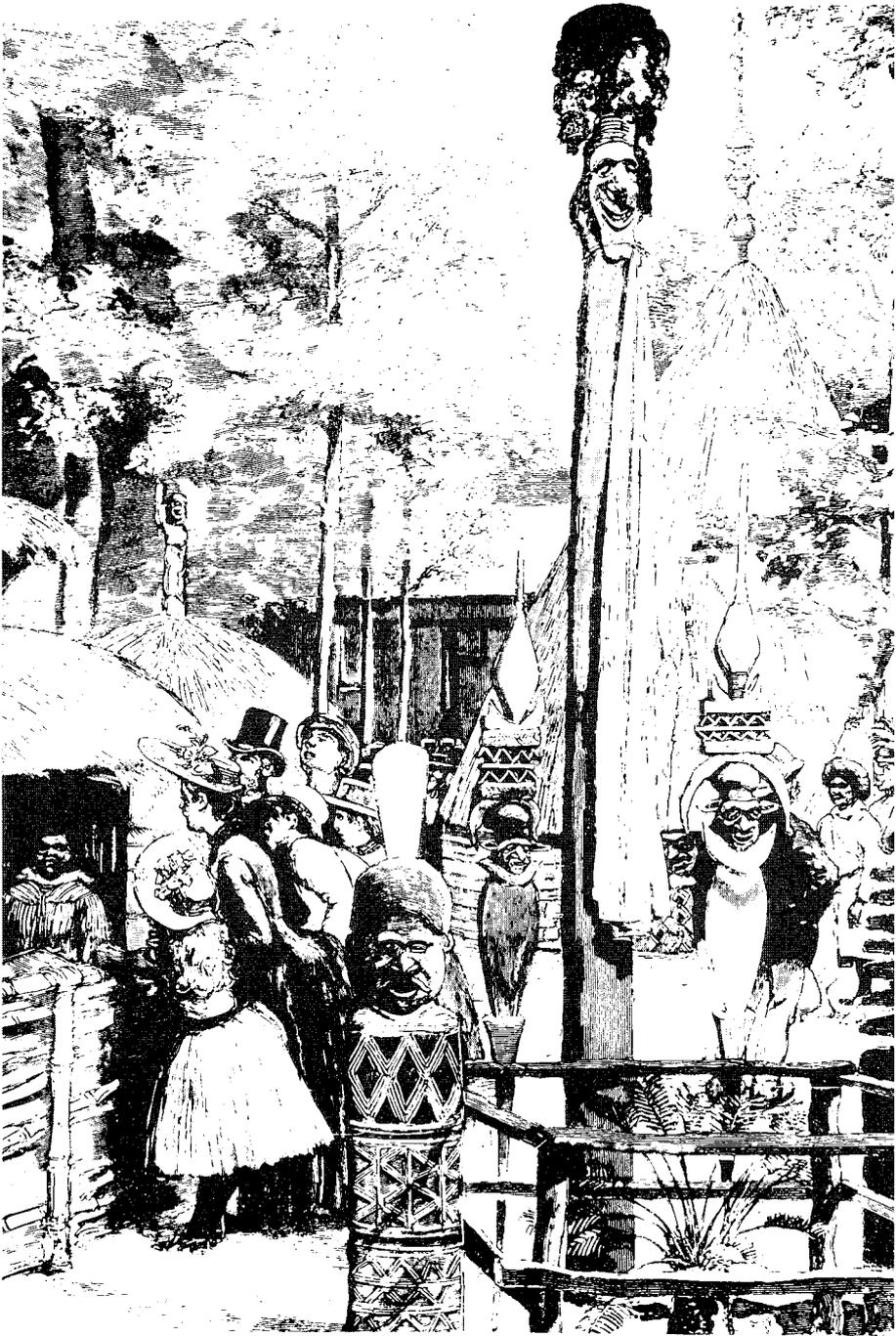


Fig. 4 Paris 1889. Détail du Village cacaque. L'insulte assimilée à une anecdote. A noter le rendu caricatural des masques, regard missionnaire jeté sur la sculpture de la Nouvelle-Calédonie.



Fig. 5 Paris 1889. Reconstitution architecturale de la *Rue du Caire*. Mise en cause de la domination anglaise sur l'Égypte. "L'Égypte, nous l'aimons comme si c'était un morceau de France africaine" (*Livre d'or de l'Exposition*, tome 1, p. 123). Lesseps, pharaon français. Fragments d'architecture récupérés lors du percement des boulevards du Caire dans les quartiers musulmans de la ville.



Fig. 6 Paris 1889. Publicité parue dans le *Livre d'Or de l'Exposition* pour la reconstitution encyclopédique de Charles Garnier, *l'Histoire de l'Habitation humaine*. Les pavillons composent les volets d'un dépliant qui articule les étapes du Progrès de l'Humanité, de la préhistoire à 1889.

ment que les faubouriens qui les blagent. Je me suis même laissé dire que ce n'étaient pas les premiers venus d'entre les Canaques : l'un deux nommé Bâtinois, que l'on peut voir souvent lire nos journaux à la porte de sa case, serait professeur de français à Cadala et parlerait dix-huit langues.

Un autre, le chef, nommé Pita (...) serait le fils de Gelima, chef d'une tribu considérable qui nous a été d'un grand secours pour réprimer l'insurrection de 1878 (Huard, 1889, 481-482, voir aussi Kilani, 1977).

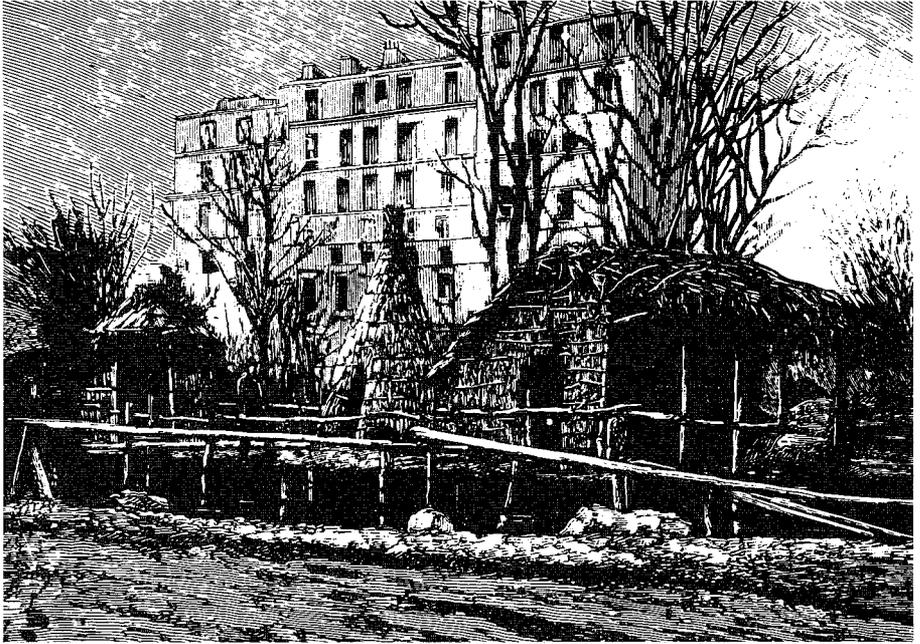


Fig. 7 Paris 1889. Echantillon architectural de l'*Histoire de l'Habitation humaine*. Groupe de maisons lacustres. Découverte dans le lac de Zurich en 1854, les vestiges palafittes suscitent des reconstitutions directement inspirées par l'architecture de la Nouvelle-Guinée.



Fig. 8 Paris 1889. Tente kabyle de la section algérienne. Exposition forcée, patronnée par le gouvernement français. Voyeurisme policé, teinté de crainte et d'amusement. Regard zoologique sur les "indigènes" de la "France africaine".

5. Tourisme et colonialisme intérieur

Si les expositions sont le lieu où se manifeste ouvertement la connivence du nationalisme, du racisme et du colonialisme — et l'architecture, réduite ici à une représentation de type "cinématographique" y contribue directement — il est un autre secteur de la société industrielle où les techniques modernes sont appliquées à la colonisation du territoire : le tourisme. L'hôtellerie s'approprie des sites agricoles et piscicoles. Son infrastructure technique et son architecture reconstruisent le paysage dans sa morphologie et sa mise en perception physique.

Prenons le cas de la Suisse. Traversée par les peintres du Nord sur la route de Rome, chantée pour elle-même en raison des Alpes et de son gouvernement politique, la Suisse existe au 18^e siècle comme *topos* littéraire, celui d'une Arcadie égalitaire et pittoresque, peuplée de paysans philosophes. Haller et Rousseau, usant du poème et du roman, déclenchent la vogue aristocratique du *Voyage* à travers la Suisse. On sait que le *Voyage* est l'un des genres poétiques et philosophiques majeurs du Siècle des Lumières ou, plus exactement, des années 1750 à 1850. Une deuxième vage d'écrivains, dont Goethe, Madame de Staël, Byron, Shelley, Mary Shelley, visitent la Suisse pour vérifier les sentiments inventés par Rousseau. Byron et Shelley, par exemple, consacrent un pèlerinage commun au pays habité par Julie, l'héroïne malheureuse de la *Nouvelle Héloïse*. Ils découvrent le triangle lacustre et montagneux délimité par les "coteaux verdoyants" de Clarens, le château de Chillon et les rochers stériles de Meillerie. Promoteurs, ingénieurs et architectes prendront le relai des poètes pour édifier en ces lieux la station de Montreux (Gubler *et al.*, 1977). Ce faisant, ils bouleversent le cadre physique et économique de la région. En un demi-siècle (1860-1910) la géographie du lieu, sorte de "diaspora rurale" composée d'une vingtaine de villages et hameaux piscicoles, agricoles, sylvicoles se restructure en une vraie *ville linéaire*, à l'usage d'une clientèle cosmopolite. En dehors des lieux de rencontre obligés, tels le casino, le jardin anglais et la promenade des quais, les diverses "colonies" nationales, anglaise, allemande, française, russe et suisse, trouvent leurs espaces de fréquentation respectifs : hôtels, cafés, cercles, églises, lieux de sépulture. Si ce sont bien des architectes anglais et russes qui dessinent les églises anglicanes et orthodoxes (et George Edmund Street, architecte des Anglicans "abroad", n'officie pas qu'en Suisse, mais à Rome) l'initiative du développement hôtelier revient cependant à des sociétés locales (utilisant des capitaux étrangers) : compagnies ferroviaires, sociétés hydrauliques et hydrothermales, dynasties d'hôteliers, banques privées. Montreux devient "ville linéaire" à cause de son équipement ferroviaire. La ligne côtière "sur la route des Indes", reliée d'abord à la France et à l'Allemagne, se renforce d'une parallèle "métropolitaines" (le tramway électrique de 1888) et de perpendiculaires destinées à exploiter la pente et les sommets. Le funiculaire à crémaillère de 1883 et sa pente de 57% , prodige technique, offrent aux visiteurs des moments sensationnels, en "vue aérienne" sur le littoral lacustre. L'ingénieur responsable de cette "attraction", Niklaus Riggenbach,

s'était fait une spécialité du système à crémaillère. La ligne du Righi avait servi sa notoriété internationale. Il construira à Naples et à Lisbonne. En outre, Riggenbach sera commandité pour étudier des projets ferroviaires touristiques en Algérie et à Madras (Riggenbach, 1967, 103-151).

Précisément, le cas de Montreux n'est pas unique dans ce mouvement de colonisation des "curiosités naturelles", îles, côtes, montagnes, voisinage des volcans et du désert, tous sites reconstruits et réaménagés dans leur climat. Dans *L'Île à Hélice*, Jules Verne décrit les soupirs d'un violoniste confronté à la modernisation du paysage tropical, visité par des rentiers millionnaires embarqués sur une ville flottante : "O couleur locale, quelle main t'a grattée sur la palette moderne !" Développée dans la première moitié du 19^e siècle, la typologie architecturale propre à l'hôtellerie⁴ — organisation et consommation de l'accueil, de la résidence et du loisir — s'installe sur les cinq continents à l'avantage des grandes puissances. L'empire colonial de Napoléon III recouvre aussi les stations "lancées" par l'empereur et sa cour, dont Biarritz et Chamonix. La circonvallation du *Chalet suisse*, résidence pavillonnaire de conjugaison pittoresque, montre assez que les modèles architecturaux, dans la société industrielle, répondent à une clientèle nationaliste certes dans son idéologie, mais multinationale dans ses moyens, homogène dans sa constitution sociale et ses engouements. Cette clientèle sera celle de la Compagnie internationale des Wagons Lits. En 1912, le capitaine du "Titanic" heurté par la glace ferme à clé le quartier inférieur des émigrants et travaille à sauver les passagers qui s'étaient offerts le luxe d'une traversée somptueuse. Cette logique de relégation est celle de la mer.

Or la mer est le terrain premier des techniques et de la philosophie colonialistes. Considérée sous l'angle de l'économie, l'histoire de la pêche à la baleine résume d'histoire du colonialisme. Dans un premier temps, compagnies anglaises et hollandaises luttent saisonnièrement pour le contrôle des terrains de pêche arctiques. Cette petite guerre mercantiliste recouvre les 17^e et 18^e siècles. Le 19^e siècle voit le primat des baleiniers américains de Nantuket et New Bedford qui, en une "saison" de deux ou trois ans, chassent le cachalot des mers chaudes, d'un meilleur rapport. Les produits recueillis sont destinés surtout à l'éclairage. La découverte du pétrole aux Etats-Unis (1851) puis la guerre de Sécession provoquent la crise de l'industrie baleinière américaine, une industrie dont les techniques seront entièrement redéfinies à la fin du siècle par les baleiniers norvégiens. Propulsion à vapeur, canon à harpons, navire-usine-cargo, ce système des années 1894-1908 est rodé dans l'Antarctique par des compagnies norvégiennes (Vaucaire, 1941). Cette mécanisation du processus exprime le postulat suivant : surmonter la crise et la concurrence en inventant de nouvelles techniques. On sait que la "nouvelle architecture" des années 1920 revendiquera précisément cette stratégie. Mécaniser la production du logement — quelle que soit par ailleurs l'idéologie de cette planification — tel sera l'engagement social des CIAM durant le vaste travail typologique des années

⁴ Voir le chapitre consacré à l'hôtel par Pevsner (1976, 173 ss.).

1928 à 1933. Cette position polémique entraîne nécessairement une dose assez forte d'impérialisme ou de colonialisme culturels. L'humanisme architectural entre-t-il en crise dès son énonciation par Alberti, comme l'affirme Tafuri? (1972, 29) Ou faut-il attendre les années 1950, celles de la crise et du "sabordement" des CIAM à Dubrovnik, de la conférence de Bandoeng et de l'émergence du tiers-monde, pour que se manifeste une première mise en cause des rapports tramés depuis le 15^e siècle par le colonialisme et l'architecture? Cette question interpelle l'architecte soucieux non seulement de son indépendance professionnelle, mais de celle des peuples en lutte.

BIBLIOGRAPHIE

- ACKERMAN, J.S. (1972), "Palladio" (Einaudi, Torino).
- THE ART JOURNAL – ILLUSTRATED CATALOGUE (1851), "The Industry of All Nations" (Newton Abbot, New York) (*Reprint*, 1970).
- BAILEY, R.F. (1968, "Pre-Revolutionary Dutch Houses" (Dover, New York) (*Edition originale*, 1936).
- BERNARDI, M. & VIALE, V. (1957), "Alfredo d'Andrade" (Società piemontese d'archeologia e di belle arti, Torino).
- BOAHEN, A. (1974), "Topics in West African History" (Longman, London) (*Edition originale*, 1966).
- BRINO, G. (1968), "Crystal Palace" (Facoltà d'architettura del Politecnico, Torino).
- CASTELNUOVO, E. & GINZBURG, C. (1979), Centro e Periferia, "Storia dell'Arte Italiana", Vol. 1 (U.T.E.T., Torino).
- CLARK, K. (1964), "The Gothic Revival" (Penguin, Harmondsworth) (*Edition originale*, 1928).
- DARLEY, G. (1975), "Villages of Vision" (Architectural Press, London).
- DOBB, M. (1969), "Études sur le développement du capitalisme" (Maspero, Paris).
- "L'EXPOSITION DE PARIS" (1889), (Hachette, Librairie Illustrée, Paris).
- FAULKNER, H.U. (1958), "Histoire économique des Etats-Unis d'Amérique" Tome I (P.U.F., Paris).
- GALANTAY, E. (1975), "New Towns: From Antiquity to Present" (Braziller, New York).
- GOBINEAU, A. de (1912) "Essai sur l'inégalité des races humaines" Tome I (Firmin-Didot, Paris) (*Edition originale*, 1854).
- GUBLER, J. (1979), Viollet-le-Duc et l'architecture rurale, *Catalogue Centenaire de la mort à Lausanne* (Musée de l'Ancien Evêché, Lausanne).
- GUBLER, J.; BARBEY, G. & PASCHOUD, G. (1977), Région et idéologie, Riviera lémanique, aménagement d'un paysage, *Werk-Archithèse*, 64 (1977) 6, 1-40.
- GUTTIERREZ, R. (1975?, s.d.), "Evolucion urbanística y arquitectónica del Paraguay, 1537-1911" (Dep. de Hist. de l'Arquitectura, Buenos Aires? *sines loc.*).
- HAENLEN, C. (1979), Die Britische East India Company, *Du*, (1979) 8, 29.
- HERBERT, G. (1978), "Pioneers of Prefabrication, The British Contribution in the 19th Century" (John Hopkins University Press, Baltimore).
- HONOUR, H. (1973), "Chinoiserie, The vision of Cathay" (Harper & Row, London) (*Edition originale*, 1961).
- HONOUR, H. (1975), "The European Vision of America" (The Cleveland Museum of Art).
- HUARD, L., Ed. (1889), Le Village canaque, *Livre d'Or de l'Exposition* Tome II (L. Boulanger, Paris).
- KILANI, M. (1977), Langue et domination, de la relation coloniale à la relation de dépendance, *Cahiers Vilfredo Pareto*, 15 (1977) 40, 133-147.
- KLINGENDER, F.D. (1968), "Art and the Industrial Revolution" (Evelyn, Adams & Mackay, London) (*Edition originale*, 1947).
- KOUWENHOVEN, J. (1962), "Made in America" (Doubleday, New York) (*Edition originale*, 1948).
- KUBLER, G. & SORIA, M. (1959), "Art and architecture in Spain and Portugal and their Dominions" (Penguin, Harmondsworth).
- PATETTA, L. (1975), "L'Architettura dell'eclettismo" (Mazzotta, Milano).

- PEVSNER, N. (1976), "A History of Building Types" (Thames & Hudson, London).
- REID, A. (1979), La Structure des villes du Sud-Est asiatique (XVe-XVIIe siècles), *Urbi*, 1 (1979) 1, 87-88.
- REYNOLDS, H.W. (1965), "Dutch Houses in the Hudson Valley before 1776" (Dover, New York) (*Edition originale*, 1929).
- RIGGENBACH, N. (1967), "Erinnerungen eines alten Mechnikers" (Conzett & Huber, Zurich) (*Edition originale*, 1886).
- ROLT, L.T.C. (1970), "Isambard Kingdom Brunel" (Penguin, Harmondsworth) (*Edition originale*, 1957).
- RYKWERT, J. (1976), "The Idea of Town" (Princeton University Press, Princeton).
- SUMMERSON, J. (1963), The Vision of J.M. Gandy, "Heavenly Mansions" (Norton, New York) (*Edition originale*, 1948).
- TAFURI, M. (1972), "L'Architettura dell'Umanesimo" (Laterza, Bari).
- VAUCAIRE, M. (1941), "Histoire de la pêche à la baleine" (Payot, Paris).
- WATERMAN, T.T. & BARROWS, J.A. (1969), "Domestic Colonial Architecture of Tidewater Virginia" (Dover, New York) (*Edition originale*, 1932).